CHAPITRE IX

LA VÉRACITÉ

§ 156. — La véracité absolue est une vertu des plus rares. Ceux-là même qui se considèrent comme absolument véridiques, se rendent journellement coupables d'inexactitude en restant en deçà ou en allant au-delà de la vérité. L'exagération est un vice pour ainsi dire universel. Le fait que l'on se sert continuellement du mot « très » alors que la circonstance ne le comporte pas, prouve à quel point cette habitude de dénaturer les choses est commune et invétérée. Cette habitude marche souvent de pair avec les plus bruyantes invectives contre la fausseté. A de véhéments éloges de la véracité, succèdent des rapports absolument faux sur les choses et sur les gens ; les récits sont faussés par l'emploi d'un langage enflé dans des cas où les mots simples sont seuls exacts. C'est un tableau dont les contours sont correctement dessinés, mais où les lumières et les ombres sont deux ou trois fois plus marquées qu'elles ne devraient l'être.

Des innombrables divergences qui existent entre un fait tel qu'il s'est passé et le récit qu'on en fait, nous n'avons ici à nous occuper que de celles où la forme est altérée aussi bien que la couleur, de celles où le récit n'est pas seulement une perversion, mais une inversion de la vérité. En outre, il nous faudra traiter avec insistance des cas où ce sont des intérêts personnels quelconques qui engagent à fausser un récit ; que ce soit comme chez le faux témoin le désir de causer un préjudice, celui de se procurer un avantage matériel, celui d'échapper à un châtiment ou à tout autre mal qui nous menace, celui de se rendre agréable en composant un récit qui puisse plaire. On ne trouve guère, chez l'homme en général, l'amour de la vérité en soi, abstraction faite de toute autre fin.

Parcourons maintenant quelques exemples de véracité ou de mensonge — surtout de mensonge — recueillis chez les diverses races humaines.

§ 157. — La presqu'unanimité des voyageurs s'accorde pour flétrir l'esprit de mensonge qui caractérise dans différentes parties du monde, les membres des tribus sauvages, chasseurs ou nomades vivant dans un état d'hostilité plus ou moins prononcé avec leurs voisins. On constate les mêmes tendances chez les membres des sociétés plus nombreuses que la conquête a unifiées et soumises à l'autorité de chefs despotiques.

Burton [1] dit à propos des Dacotas. « Les Indiens, comme les autres sauvages, ne disent jamais la vérité. »

1. Burton. *The City of the Saints*, 130.

Griffith [1] écrit au sujet des Mishmis : « Ils respectent si peu la vérité que l'on ne peut faire grand fond sur ce qu'ils disent. » On fait à propos des Kirghises une remarque analogue [2]. « Dans toute l'Asie centrale, la vérité est la servante des puissants et l'on n'accorde que peu de respect au chef qui gouverne avec douceur. »

La première des sociétés sédentaires qu'il convienne de nommer, est celle des Fidjiens [3].

« Chez les Fidjiens, nous dit Williams, la propension au mensonge est telle qu'ils n'essaient même pas de la nier... On apprend à mentir adroitement à force d'altérer continuellement la vérité pour cacher les projets et les complots des chefs qui regardent un menteur habile et éveillé comme une précieuse acquisition... « Une vérité de Fidjien » est le synonyme de mensonge. »

Le peuple de l'Ouganda vivant dans des conditions identiques manifeste un trait de caractère identique [4].

« Comme toutes les tribus sauvages, ils tiennent la vérité en très piètre estime et ne considèrent jamais le mensonge comme un vice ; au contraire, un menteur qui réussit est regardé comme un malin et un habile homme ; on est porté à l'admirer. »

Il en était de même chez les anciens peuples à demi-

1. Griffith. *Travels in Assam* Calcutta, 1847, p. 40.
2. Capit. Valikhanof. *The Russians in Central Asia*, (trad. angl. Michell), 1865, p. 279.
3. Williams. *Fiji and the Fijians*, I, 124.
4. Wilson et Felkin. *Uganda and the Egyptian. Soudan*, I, 224.

civilisés de l'Amérique centrale. De Laet dit de certains d'entre eux que, vivant sous un régime sanguinaire et despotique, « ils sont menteurs comme la plupart des Indiens [1]. » Quant aux Indiens modernes, dont on est en droit de penser qu'ils ont gardé plus ou moins le caractère de leurs ancêtres, Dunlop écrit à leur sujet :

« Aucun des naturels de l'Amérique centrale que j'ai rencontrés, n'a jamais voulu admettre que le mensonge fût un vice. L'un d'eux réussissait-il à en tromper un autre, pour grossière et infâme qu'eût été la fraude commise, les naturels se bornaient à faire cette remarque : *Que hombre vivo !* (L'habile homme !)

M. Foreman rapporte un fait semblable dans son livre sur les îles Philippines. Les naturels, dit-il [2], « ne semblent pas regarder le mensonge comme une faute, mais plutôt comme une ruse permise et commode. »

§ 158. — Les littératures des peuples anciens à demi-civilisés retracent le tableau des stages durant lesquels la vérité était peu appréciée ou plutôt durant lesquels on applaudissait tacitement ou même ouvertement au mensonge. Comme on l'a vu dans un précédent chapitre (§ 127) la littérature primitive de l'Inde conseillait fréquemment la tromperie et la cruauté comme moyens de réussir. Il est prouvé que si la Bible condamne le mensonge quand il constituait un faux témoignage et nuisait à un autre Israélite, les Hébreux ne manifestaient

1. J. de Laet. *Novus Orbis*, 1633, livre IX, chap. II, et Dunlop. *Travels in Central America*, 1847, p. 336.
2. Foreman. *The Philippine Islands*, 1890, p. 186-7.

cependant qu'une faible réprobation pour le mensonge en général. Il aurait été surprenant qu'il en fût autrement, puisque Jahvéh donnait l'exemple ; pour consommer la ruine d'Achab, il chargea un « esprit menteur » (III. Rois XXII, 22) de tromper ses prophètes ; ou bien, ainsi que le rapporte Ezéchiel (XIV, 9) il menaçait d'user de tromperie comme moyen de vengeance.

« Lorsqu'un prophète tombera dans l'erreur en disant une chose, c'est moi le Seigneur qui aurai trompé ce prophète ; et j'étendrai la main sur lui et je l'exterminerai du milieu de mon peuple d'Israel. »

Une race qui attribuait ces principes à la divinité, ne pouvait guère éprouver une grande estime pour la véracité. Ceci nous est confirmé par de nombreux exemples ; c'est Isaac disant que Rébecca n'est pas sa femme, mais sa sœur et récoltant cependant la même année une abondante moisson : « le Seigneur le bénit » (Genèse XXVI, 12) ; c'est Rébecca persuadant à Jacob de mentir à son père et de frustrer Esaü — mensonge qui n'est pas blâmé et qui est suivi de la promesse d'une longue prospérité, promesse que Dieu fait à Isaac ; c'est Jérémie disant une chose fausse sur le conseil du roi. Et ce type de conduite ne subit pas grand changement du vivant et après la mort du Christ, témoin l'apôtre Paul qui se glorifie ouvertement de « sa ruse et de son adresse » et qui, ailleurs, défend ses actes en disant : « La vérité de Dieu a encore mieux éclaté par mon mensonge et pour sa gloire » (Epître aux Romains, III, 7).

On ne doit pas s'attendre à un grand respect de la vérité de la part des Grecs. Dans l'Iliade, les dieux sont représentés, non seulement comme trompant les hommes, mais encore comme se trompant les uns les autres. Les chefs n'hésitent pas « à mentir de toutes les manières. » Pallas Athéné aime Ulysse parce qu'il est un habile trompeur ; pour nous servir de l'expression de M. Mahaffy [1], le monde d'Homère est plein « d'astuce et de fausseté [2] ». Les choses n'avaient guère changé à une époque moins reculée. Le trait de caractère que l'on prête aux Crétois d'être « d'éternels menteurs, » était peut-être plus marqué chez eux que chez les Grecs en

1. Mahaffy. *Social Life in Greece*, 1874, pp. 27, 150.

2. Les effets des préjugés créés par l'éducation sont surprenants. Un de nos premiers hommes d'Etat se distingue par sa connaissance approfondie de la vie de ce peuple coupable de tant « d'atrocités », qui se signalait, suivant l'expression de Grote, par « la cruauté révoltante de ses mœurs, » l'infectant à tous les degrés depuis les dieux jusqu'aux esclaves et dont la religion était faite de superstitions brutales et grossières. Cet homme d'État considère que se rendre familier avec la civilisation des Grecs à toutes les époques, c'est acquérir la meilleure préparation possible à une vie du type le plus élevé. Dans son discours à Eton, reproduit dans le *Times* du 16 mars 1891, M. Gladstone s'exprime en ces termes : « Si le but de l'éducation est de préparer l'esprit humain aux plus hautes fonctions, il faut reconnaître que la culture intellectuelle de l'antiquité et surtout celle des Grecs est de beaucoup l'instrument le meilleur, le plus solide et le plus souple que l'on puisse employer pour atteindre cette fin. » En mettant de côté toute autre question, notre curiosité intriguée pourrait se demander lequel des crédos politiques de M. Gladstone a été inspiré par l'influence de la culture de la Grèce, si c'est la foi du jeune tory frais émoulu d'Oxford, ou celle du radical avancé qu'il est devenu dans ces dernières années.

général, mais ne crée pas entre eux et ces derniers de différence essentielle. D'après M. Mahaffy, la conduite des Grecs à la période attique était caractérisée par la « trahison » et par une « fourberie égoïste » ; Darius, ajoute le même auteur, regardait comme une exception remarquable un Grec capable de garder sa parole.

L'histoire de l'Europe dans ses diverses phases démontre la corrélation qui existe entre un état chronique de guerres et le mépris absolu de la vérité. Pendant la période mérovingienne (« l'ère sanglante ») les serments que venaient de prêter des chefs les mains tendues vers l'autel, étaient violés sur l'heure : « Faut-il s'étonner, écrit Salvien, qu'un Franc se parjure puisqu'il regarde le parjure, non pas comme un crime, mais comme une forme oratoire ? » Après les guerres deux fois séculaires contre les Arabes, les Sarrasins, les Aquitains, les Saxons, les Lombards, les Slaves, les Avares, les Normands, qui remplissent la période carlovingienne, s'ouvrit la première période de la féodalité au sujet de laquelle Henri Martin [1] s'exprime en ces termes :

« Le dixième siècle peut être considéré comme l'ère classique de la fraude et de la tromperie. A aucune époque de notre histoire, le sens moral ne semble avoir été aussi complètement effacé de l'âme humaine que pendant cette première période de la Féodalité [2]. »

Ces pratiques de perfidie se perpétuèrent ; elles furent

1. Henri Martin. *Histoire de France*, 1844, II, 709 ; Salvianus. *De Gubernatione Dei*. Paris, 1684, IV. chap, XIV.
2. Henri Martin. *Hist. de France*, II, 709.

l'accompagnement obligé et la conséquence des conflits qui aboutirent à la constitution de la monarchie française ; « la noblesse dans les rapports entre seigneurs se montrait fausse, déloyale et intéressée. La vie et l'honneur n'étaient pas en sûreté dans les mains d'un noble [1] ». Bien que M. Lecky [2] attribue « le peu de cas » que le Moyen Age faisait de la vérité à d'autres causes qu'à la permanence du régime militaire, il émet une opinion qui confirme indirectement notre induction et sa valeur est d'autant plus grande qu'elle n'a nullement été formulée dans ce but. Il observe que partout où n'a pas encore pénétré l'esprit du travail, le sentiment populaire accorde rarement la même importance à la véracité que chez « les peuples façonnés par l'éducation et les usages de la vie industrielle ».

Nous voyons encore actuellement cette même corrélation ressortir du contraste entre les nations de l'Europe occidentale et celles de l'Europe orientale.

§ 159. — Toutefois, la réflexion prouve que cette corrélation est seulement indirecte. Il n'existe pas de rapport immédiat entre la soif du sang et l'amour du mensonge. De ce qu'un homme a le cœur tendre, il ne s'ensuit pas qu'il soit véridique. Si donc, comme l'impliquent les observations précédentes, une vie guidée par l'amitié dispose à la véracité, et si, au contraire, une vie où domine l'inimitié engendre le mensonge, il faut que le rapport de cause à effet soit indirect. Nous

1. Crowe. *History of France*, 1858-68 ; II, 201.
2. Lecky. *History of European Morals*, I, 138.

comprendrons mieux l'association habituelle qui existe entre ces divers traits de la vie et des caractères, après avoir jeté un coup d'œil sur quelques faits complémentaires.

Il me faut, à propos de la véracité comme à propos des autres vertus, revenir aux divers peuples aborigènes que l'invasion d'autres races a refoulés dans de tristes habitats et qu'elle y a laissés dans un état de tranquillité absolue ou tout au moins à l'abri d'hostilités permanentes de la part de leurs voisins. Morris [1] nous dit au sujet des Kois qu'ils paraissent tous souffrir de fièvres paludéennes (ce qui explique suffisamment pourquoi leurs voisins s'abstiennent d'aller les attaquer dans leurs marais sauvages) et il ajoute :

« Ils sont réputés pour leur culte de la vérité et pourraient être sous ce rapport proposés en exemple aux habitants de la plaine qui sont pourtant plus civilisés et plus policés. »

Shortt [2] s'exprime ainsi dans ses *Excursions dans les montagnes de l'Inde méridionale :*

« Un trait agréable du caractère des Sowrahs, c'est leur absolue véracité. Ils ne savent pas mentir. Ils ne sont pas encore assez civilisés pour savoir inventer. »

Je remarquerai, en passant, que j'ai entendu des Anglais, fixés dans l'Inde, attribuer cet excellent trait de caractère à un manque d'intelligence, tentative peu digne

1. Morris. *Account of the Godavery District*, 1878, p. 89.
2. Shortt. *Hill Ranges of Southe rn India.* Madras, 1870, III, 38.

de sauvegarder le bon renom des races supérieures ! Puisque les petits enfants mentent et que des chiens mentent en action, si ce n'est en paroles, il faut de l'audace pour chercher dans leur stupidité la cause du respect de la vérité qui caractérise ces peuples et d'autres encore. Forsyth [1] écrit les lignes suivantes dans son livre sur les « *Hauts Plateaux de l'Inde centrale.* »

« L'Aborigène est le plus véridique des hommes et il nie rarement une dette d'argent ou un crime dont il est vraiment coupable. »

Sinclair [2] dans sa description des Ramosis rapporte ceci :

« Ils sont d'aussi grands menteurs que les races les plus civilisées, bien différents en cela des tribus de la montagne proprement dite et des Parwaris au sujet desquels j'ai entendu dire par un Brahmane : « Les Kunabis, s'ils ont fait une promesse, la tiendront, mais un Mahar (Parwari) est tellement sot qu'il dira la vérité, même sans motif.»

Cette opinion exprimée par un Brahmane, montre comment leurs voisins plus civilisés corrompent ces aborigènes véridiques ; tandis, en effet, que Sherwill [3] observe à propos d'une autre tribu que « les Sonthals regardent la vérité comme sacrée et pourraient, sous ce rapport, servir d'exemple à leurs voisins menteurs, les

1. Forsyth. *Highlands of Central India.* 2me éd. 164.
2. Sinclair dans *Indian Antiquary*. Bombay, juillet 1874, p. 186.
3. Sherwill. *Journal of the Asiatic Society Bengal*, xx, 554, et Man. *Sonthalia and the Sonthals*, 1867, p. 21.

Bengalis », un autre auteur, Mann fait à leur sujet la remarque suivante :

« Les mauvais exemples exercent sur eux leur funeste influence et bientôt, j'en ai peur, la véracité proverbiale des Sonthals ne sera plus qu'un dicton. »

Dans les *Principes de Sociologie* vol. II, §§ 437 et 574, j'ai donné les noms des autres tribus montagnardes de l'Inde qui sont renommées pour leur véracité, les Bodos et les Dhimals, les aborigènes de la Carnatique, les Todas, les Hos. A ces peuples, j'ajouterai encore les Puluyans [1], dont les retraites sont environnées de tous côtés par les montagnes, les forêts, les eaux stagnantes, les marais et la mer ; « ils se font souvent remarquer par leur amour peu commun de la vérité et de l'honneur, qualité que d'autres Hindous de castes plus élevées devraient bien imiter ». Il en est de même dans un pays voisin, à Ceylan. Le Veddah des Bois [2] jouit d'une réputation proverbiale de « véracité et de probité ». D'autres contrées fournissent des exemples du même genre. Nous lisons à propos de certains peuples de l'Asie septentrionale qui semblent n'être organisés régulièrement ni pour l'attaque, ni pour la défense : « Il convient de mettre à l'actif des Ostiaks et des Samoïèdes l'excellent renom que leur valent leur honnêteté et leur sincérité [3]. »

1. Oppert. *Madras Journal of Literature and Science*, 1887-8, p. 104.
2. Bailey. *Transactions of the Ethnological Society London*, New Series, II, 291.
3. *Revelations of Siberia*, 1852, II, 130.

Il nous faut maintenant relever des faits qui sont de nature à nous faire hésiter. Ce sont des traits de véracité signalés chez des peuples qui ne sont qu'à demi pacifiques ou qui ne le sont nullement. Bien que représentés comme doux, tranquilles et timides, les Hottentots se disputent fréquemment des territoires les armes à la main ; et cependant Kolben, d'accord avec Barrow [1], nous dit :

« La parole d'un Hottentot est sacrée. Il n'est guère pour eux ici-bas de crime plus honteux que de manquer à un engagement. »

Morgan [2] décrivant les mœurs des Iroquois déclare que « l'amour de la vérité est un autre trait accentué du caractère indien. » Cependant, bien que la ligue des Iroquois formée ouvertement pour conserver la paix ait atteint ce but dans les rapports entre les nations qui la composaient, ces nations elles-mêmes ont souvent été engagées dans des hostilités avec leurs voisins. Les tribus des Patagons se battent aussi fréquemment entre elles que contre les agresseurs espagnols, et pourtant Snow dit à leur sujet [3] : « Un mensonge est chez elles un objet d'horreur. » Les Khonds [4] qui eux aussi regardent le respect de la vérité comme un des devoirs les plus sa-

1 Barrow. *Travels in the Interior of Southern Africa*, I, 101 ; Kolben, *State of the Cape of good Hope*, I, 59.
2. Morgan. *The League of the Iroquois*, 335.
3. Snow. *Two Years'Cruise off Tierra del Fuego*, II, 233.
4. Macpherson. *Journal of the Royal Asiatic Society London*, VII, 196.

crés imposés par les dieux, ont des « conflits sanglants entre tribus à propos de leurs terres ». Et nous lisons en ce qui concerne les Kolis [1], habitants des hauts-plateaux du Dekkan, que tout en étant « virils, simples et véridiques », ce sont de grands pillards « souillés de cruautés implacables. »

Qu'y a-t-il de commun entre ces tribus véridiques et pacifiques d'une part et de l'autre ces tribus véridiques, mais plus ou moins guerrières? Le trait commun, c'est que ni les unes ni les autres ne sont soumises à un régime coercitif; j'ai démontré ailleurs qu'il en est ainsi pour les tribus pacifiques (*Principes de Sociologie* II. § § 573-4) et nous constatons le même fait significatif pour celles qui ne le sont pas. Les Hottentots sont gouvernés par une assemblée qui décide à la majorité des voix et où les hommes marquants n'ont que peu d'autorité. Les Iroquois obéissaient à un conseil de cinquante sachems élus que les tribus pouvaient déposer; les expéditions militaires conduites par des chefs que désignait leur mérite, étaient affaire d'initiative personnelle et de service volontaire. Chez les Patagons, le gouvernement était faible; les inférieurs abandonnaient leurs chefs quand ils en étaient mécontents. Macpherson décrit de la manière suivante le « système social » des Khonds [1] : « Toute leur constitution est imbue de l'esprit d'égalité, la société ne se laisse diriger que par l'ascendant moral de ses chefs naturels, à l'exclusion absolue de tout principe d'autorité coercitive ».

1. Sinclair. *Indian Antiquary*, juillet 1874, p. 188.
2. Macpherson. *Report on the Khonds*. Calcutta, 1842, p. 27.

§ 160. — Les observations de nombreux voyageurs démontrent que la prédominance du mensonge ou de la sincérité a pour cause l'existence ou l'absence d'un gouvernement despotique.

Il devient évident pour qui veut se reporter à la *Relation de la découverte du Pérou* de Xeres et Pizarre (pp. 68-9, 85-6, 114-120) que le système d'intimidation pratiqué à l'égard des Indiens était la cause de leur tendance générale au mensonge. Les Franciscains s'exprimaient en termes analogues au sujet des Mexicains [1] : « Ils sont menteurs, mais ils disent volontiers la vérité à qui les traite bien. » L'expérience qu'il avait acquise avait amené Livingstone à formuler très nettement la corrélation qui existe entre la tendance au mensonge et la crainte. Voici ce qu'il dit au sujet de la fausseté des indigènes de l'Afrique orientale [2] :

« Si grand que soit ce vice chez leurs hommes libres, il est encore plus insupportable chez les esclaves. Il est difficile de décider un esclave à traduire fidèlement une pensée quelconque : il ne pense qu'à ce qui peut être agréable à son auditeur. »

Livingstone observe ensuite que « le mensonge est en quelque sorte le refuge des faibles et des opprimés. »

Un coup d'œil sur les sociétés civilisées nous apporte immédiatement la confirmation de notre proposition. De tous les peuples d'Europe, le peuple russe est celui qui

1. Ternaux-Compans. *Relations pour servir à l'Histoire de la découverte de l'Amérique*, Paris, 1837, v, 102.
2. Livingstone. *Expedition to the Zambesi*, p. 309.

est soumis à l'autorité la plus absolue, dérivant de l'autocrate qui la gouverne. Or, l'extrême manque de sincérité des Russes est un fait notoire. Chez les Egyptiens longtemps assujettis à la tyrannie de fonctionnaires despotiques, un homme se vante de savoir mentir avec succès et attribuera son insuccès à ce qu'il n'a pas réussi à tromper quelqu'un [1]. Nous avons encore l'exemple des Hindous : régis aux âges primitifs par un gouvernement irresponsable, soumis ensuite pendant une longue période au joug brutal des Mahométans et depuis lors à l'autorité à peine plus douce des Chrétiens, ils sont si absolument menteurs que leurs serments n'ont aucune valeur en justice et qu'ils avouent un mensonge sans aucune honte. L'histoire abonde en récits où nous voyons l'esprit de mensonge commencer par infecter les gouvernés et se communiquer ensuite aux gouvernants. Michelet décrivant la dernière période de la Féodalité en France écrit [2] : « C'est une étude curieuse que celle qui consiste à retracer d'année en année les mensonges et les palinodies du roi faux-monnayeur » ; de nos jours bien des fraudes politiques se commettent encore en France, mais elles ne sont plus aussi révoltantes. Il en a été de même en Angleterre. Si nous comparons d'une part « l'universelle et odieuse perfidie [3] » dont les hommes d'Etat de tous les partis ne cessaient de se rendre coupables sous le règne d'Elisabeth, c'est-à-dire à une époque où

1. B. St. John. *Two Years' Residence in a Levantine Family*, 1856, p. 77.
2. Michelet. *Histoire de France* (trad. angl. Smith), I, 341.
3. Kirkus. *Fortnightly Review*, novembre 1866, p. 644.

le pouvoir monarchique était encore peu limité, et d'autre part la véracité des hommes d'Etat anglais de nos jours, nous trouvons dans cette comparaison une preuve de plus de la corrélation qui existe entre la fausseté propre aux époques de tyrannie et la sincérité qu'engendrent les progrès de la liberté.

Il s'ensuit donc que la connexité entre la propension au mensonge et une vie remplie par l'inimitié externe d'une part, et d'autre part entre la véracité et une vie consacrée à l'amitié interne, n'est pas la conséquence de rapports directs entre la violence et le mensonge, ni entre un état pacifique et la véracité. Elle a pour cause l'organisation coercitive de la société telle qu'elle se constitue sous l'empire d'un état chronique d'inimitié externe et l'organisation non-coercitive de la société, résultat d'une vie d'amitié interne. Il convient d'ajouter à cette remarque une nouvelle considération : si la société est organisée conformément aux conditions que nous avons d'abord énumérées, le mensonge n'excite qu'une faible réprobation morale ou plutôt pro-morale, si même il en excite une ; par contre, si ce sont les conditions opposées qui prévalent, la réprobation pro-morale et même dans une large mesure la réprobation morale du mensonge s'accentuent immédiatement.